

Les veuves rebelles :

analyse de *Photo de groupe au bord du fleuve* et *Histoire d'Awu*

Dr Martha MZITE
Université du Zimbabwe

Partant de la prémisse que les veuves sont en marge du discours littéraire, cet article examine la peinture de la veuve rebelle dans *L'Histoire d'Awu* (2016) de Justine Minsta et dans *Photo de groupe au bord du fleuve* (2010) d'Emmanuel Dongala. Cette étude analyse le traitement que la veuve reçoit dans la société, en particulier pendant son temps de deuil et de perte. Les facteurs qui influencent la vie des veuves sont enracinés dans les paramètres socioculturels qui façonnent la conscience commune. Situait son discours dans l'idéologie féministe proposée par Maria Pia Lara (1998), ce travail vise à montrer comment ces veuves résistent aux scripts culturels ordonnés pour leurs vies. Cette étude conclut que les veuves peuvent se sauver des assujettissements qui pèsent sur leurs vies.

Mots-clés : *rebelle, stigmatisation, veuve, lévirat, littérature francophone.*

Abstract

Based on the premise that widows are on the side lines of literary discourse, this article examines the portrayal of the rebellious widow in Justine Minsta's *Histoire d'Awu* (2016) and in Emmanuel Dongala's *Photo de groupe au bord du fleuve* (2010). This study analyzes the treatment the widow receives in her community, especially during her time of grief and loss. The factors that influence the lives of widows are rooted in the sociocultural parameters that shape the common consciousness. On the backdrop of the feminist ideology proposed by Maria Pia Lara (1998) this work aims to show how these widows resist cultural scripts prescribed for their lives. This study concludes that widows can save themselves from the subjugations that weigh on their lives.

Keywords: *Rebellious, Stigmatization, Widow, Levirate, Francophone Literature.*

1. Introduction

Les femmes ont été créées à l'image de Dieu. Cependant, il est pénible de l'accepter quand on voit comment elles sont traitées dans la plupart des sociétés, voire par les membres de leurs familles. Les rapports abusifs abondent et la violence à l'égard des femmes est courante dans la société, en particulier envers les veuves. Le veuvage est un passage de la vie qui est particulièrement périlleux pour les femmes. Pourtant, le choc de la mort d'un mari n'est que le premier des nombreux sentiers auxquels une veuve doit faire face. L'un des événements stressants les plus fréquents dans la vie est le veuvage, qui a des implications sociales et psychologiques. Les fardeaux et les problèmes qui étaient partagés doivent maintenant être supportés seule par la veuve, ce qui peut être accablant et stressant. Perdre son partenaire est traumatisant, pourtant ce choc est renforcé par les attentes sociétales et culturelles envers les veuves. Ces rites portent gravement atteinte à la veuve. Les femmes sont circonscrites dans un espace et quand elles franchissent cette frontière, elles subissent des représailles, qui peuvent être directes se-

lon les familles. Les veuves sont restées les plus grandes victimes de la société. La domination patriarcale a toujours été cruelle envers elles. Il n'y a personne à entendre leur agonie physique et mentale. Pourtant, la mort malheureuse du mari jette la veuve dans l'enfer le plus sombre de la société.

La mort d'un mari annonce une période d'emprisonnement et d'hostilité envers la veuve. Normalement, la belle-famille impute cette mort à la femme. Pour la veuve, qui s'était fixée à l'appui marital et à la vie de couple tout au long de sa vie adulte, le veuvage est le début de changements cruciaux dans les procédés d'appui social et monétaire. Même s'il est vrai dans toute société, les transitions de veuvage sont notamment difficiles dans les pays en développement où les administrations de retraite et autres systèmes de protection sociale sont peu développés. En Afrique, les veuves doivent faire face aux nombreuses difficultés liées à la société, à la famille du mari et à la tradition. Les facteurs qui influencent la vie des veuves et les options qui s'offrent à elles, sont fondés sur des paramètres socioculturels qui façonnent la conscience commune. Pour survivre, les veuves doivent résister à ces écritures culturelles dominantes.

C'est sur ce fond que cet article analyse l'institution du veuvage surtout par rapport aux veuves qui se révoltent contre les mœurs qui les étouffent. Ce travail s'appuie sur la force illocutionnaire de Maria Pia Lara afin de déterminer comment la veuve répond aux ordres et aux attentes de la société patriarcale. La conscience de l'oppression créée par Simone De Beauvoir éclaircit le commencement de la libération de la veuve. Elle doit être au courant des pratiques qui l'étouffent. L'objectif de ce travail est de démontrer que les veuves, même si elles sont assujetties, peuvent se libérer du joug des coutumes qui les étouffent comment le lévirat. *Photo de groupe au bord du fleuve* et *Histoire d'Awu* compose le corpus primaire alors que d'autres romans traitant le même thème seront analysés comme corpus secondaire. Le choix d'un homme écrivain dans le corpus démontre que cette lutte contre la subjugation des veuves n'est pas exclusive aux femmes. En effet, il y a des hommes qui sont plus féministes que les femmes elles-mêmes.

Marie Ndiye, dans son roman, *Trois femmes puissantes* (2009), relate l'histoire de Norah, Fanta et Khady qui refusent d'être subjuguées par les mœurs sociétales. À travers leurs témoignages, il est évident que la formation est essentielle pour préparer une femme à se révolter. La révolte débute quand une femme a une sensation de dédain vis-à-vis d'une inégalité, puis elle démontre un rejet de soumission à un ordre établi.

2. Résumés de romans

Dans *Histoire d'Awu*, à la mort de son mari, Awu est soumise aux jalousies et aux sévices de sa belle-sœur. Elle subit ces épreuves docilement pour honorer la famille. Elle sera dépouillée, considérée comme une chose, une possession comme les autres, mais elle refuse le lévirat en secret. *Photo de groupe au bord du fleuve* relate l'histoire des femmes qui luttent pour leur bien-être. Mâ Bileko est une veuve dont la belle-famille désire la déposséder de tous les biens de son mari défunt.

3. Discussion et résultats

Les veuves dans ce corpus sont décrites comme des femmes capables de redéfinition et d'auto-évaluation même dans les circonstances les plus tragiques. Dans *Histoire d'Awu*, Awu « avait l'impression d'avoir cousu sa vie au point de chaînette, sans faire de nœud au bout. Et, comme par jeu, on venait de tirer sur le fil. Et c'était le néant » (p. 103). Awu ne s'était pas préparée pour l'inévitable. Sa force de caractère lui permet malgré tout de

garder la tête haute, dans l'adversité comme dans les moments de bonheur. Même si elle est instruite, dynamique et dotée d'une sagesse supérieure, elle subit le rituel traditionnel comme toutes les veuves de sa société. Néanmoins, elle supporte avec courage tous les maux physiques dont elle est victime. Il est ironique qu'Awa ne soit pas maltraitée par les hommes. Elle est au contraire scrutée par d'autres femmes éveillant du mépris et de la jalousie. Mâ Bileko dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, reçoit le même sort. Elle devait « *rester assise sur une natte, les pieds nus, les cheveux ébouriffés recouverts d'un pagne* » (p. 59). Elle était maltraitée par ses belles-sœurs aussi. La narration soutient que « *de toute façon, cette belle-sœur ne l'avait jamais aimée* » (p. 60). Similairement, les belles-sœurs d'Awu, avaient démontré leur haine et leur jalousie envers la veuve et profitent de la circonstance tragique pour exécuter leur plan machiavélique. Toujours la même belle-sœur : « *Akut était en tête de file, et lança les hostilités par un soufflet bien appliqué sur le visage d'Awu* » (p. 308). Après elle, c'est

« *une belle-sœur du village qui faisant du zèle fit retentir avec une énergie plus meurtrière cette fois entre les omoplates d'Awu une nouvelle claque. On le sait déjà, des soufflets, des coups de pieds, Awu en a subi des vertes et des pas mûres* » (p. 309).

En fait, les écrivains dénoncent la cruauté et le sadisme des belles-sœurs vis-à-vis de la veuve. Durant ce moment, il semble qu'elles déversent toute leur haine sur Awu, car nous voyons clairement la manifestation de leur brutalité. L'arsenal déployé par les belles-sœurs prouve qu'elles ont une jalousie et une rancœur qu'elles ont longtemps gardées à l'égard d'Awu et de Mâ Bileko. Les belles-sœurs ne sont pas perverses, mais leur sadisme se révèle dans l'accomplissement du rituel de veuvage. La vision selon laquelle *l'homme est un loup pour l'homme* est donc une chose manifeste qui se donne très bien à lire dans le corpus. Le harcèlement mental qu'elles sont obligées de supporter est encore plus terrible. Partant, la société célèbre la suppression de ces veuves.

Dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, pour démontrer sa nature rebelle, Mâ Bileko, ose répondre à sa belle-famille. Elle dit :

« *Je partageais tous mes biens avec mon mari, mais maintenant qu'il est mort, j'en suis la seule propriétaire. Vous n'aurez rien, vous m'entendez, rien* » (p. 62) !

Par ses remarques, elle fait de son mieux pour arrêter la belle-famille et l'empêcher de prendre tous ses biens. Contrairement à la plupart des veuves dans les sociétés africaines qui ont été réduites au silence par la tradition et les coutumes, Ma Bileko trouve sa voix pour chercher sa libération. Sa réaction est en ligne avec l'effet illocutoire des actions de ses beaux-parents. Elle devient la première femme à défier le comportement ordonné pour les belles-filles. La narration l'atteste : « *Aucune femme n'avait jamais osé de parler ainsi à sa belle-famille* » (p. 63). Sa propre famille était choquée, car elle venait de faire l'infaisable : *confronter sa belle-famille*. Mâ Bileko croit qu'elle doit mettre son destin dans ses mains pour enlever les pratiques de la société qui l'étouffent. Elle ne veut pas être une victime silencieuse. Après avoir éliminé les inégalités imminentes qu'elle subira à cause de la perte de son héritage, elle fait sa propre recommandation concernant ses possessions. Il est vrai que la mort d'un mari entraîne des traumatismes, du chagrin et une restructuration totale de la vie. La cupidité humaine, qui existe dans les sociétés africaines et qui ressemble beaucoup aux autres, permet l'exploitation facile des veuves, le besoin d'acquiescer des richesses matérielles contrôle le traitement des veuves dans la

société. La tradition agit en tant qu'agresseur de la veuve, car dans son chagrin, elle est toujours considérée comme coupable, mais elle ne peut pas échapper à la tradition ni à ses attentes. Mâ Bileko ne veut pas être agressée par la tradition. Tout le monde remet en question son comportement sans tenir compte de son agonie mentale. Il faut souligner que la méthode africaine de l'héritage est plutôt injuste envers la veuve parce qu'elle ne permet pas l'équité dans le partage. Dans la plupart des cas, cela encourage le déshabillage de la femme même-si elle a des enfants à élever. Depuis longtemps, la société africaine a été un instrument de torture pour les femmes. Le fait qu'elles soient aussi des êtres humains est oublié tout le temps.

Mâ Bileko va plus loin, quand

« elle se leva de son siège, jeta le pagne qui lui couvrait la tête et hurla à tout le monde, ses parents compris, de quitter sa maison, sa parcelle. Sinon, elle porterait plainte pour violation de domicile, de vol et menaces » (Ibid.).

Elle refuse aussi de porter le deuil. Mâ Bileko prend la première étape envers son affranchissement en refusant les us de sa communauté. Même si elle est subalterne, elle défie les autoritaires afin de parler pour son bonheur. Elle ajoute : *« Je vais me tresser les cheveux, je mettrai mon plus beau pagne et mes plus beaux bijoux »* (Ibid.). En utilisant la longue lamentation de Mâ Bileko, Dongala explore la douleur, la colère et le désespoir engendrés par la mort du mari et l'agonie des veuves en Afrique. Il présente également le portrait en perspective d'une femme africaine qui doit accepter tout ce qui lui arrive sans poser de questions. On croit qu'elle doit adhérer aux principes de la tradition africaine. Cependant, Mâ Bileko réagit contrairement à toutes les attentes sociales. Les veuves rencontrent des difficultés économiques et des problèmes émotionnels et sociaux et traversent donc une période de solitude qui se manifeste de nombreuses façons.

Dans *Les mamelles de l'amour*, la situation difficile de la veuve est encore exacerbée par les conflits sur les biens du défunt mari. Nana est spoliée de tout héritage par son beau-père, cupide et avide. Sa réponse démontre sa rébellion. Elle sollicite l'aide de la Loi. Son acte de chercher la justice pour régler son problème est un acte de révolte. Comme belle-fille et veuve, elle n'a pas le droit de questionner la décision de son beau-père qui représente la loi traditionnelle dans sa famille. Nana s'oppose à la tradition du lévirat qui la rabaisse. Elle s'attaque à la culture, aux coutumes et aux normes qui lui attribuent un rôle inférieur dans la société en énonçant ses propres principes et idéologies, qu'elle ne doit pas imiter. Elle doit se débarrasser de sa nature timide et desserrer sa langue pour parler et proclamer ses idéaux.

Elle croit que

« si le lévirat demeure une forme d'organisation sociale pour la prise en charge de la veuve et pour sa réinsertion dans sa belle-famille, il ne devrait en aucun cas être imposé à celle qui ne le désire pas » (84).

Par cette déclaration elle refuse le lévirat. Sa belle-famille rappelle à Nana qu'elle fait partie des biens de son défunt mari, qui lui appartiennent entièrement désormais. En refusant le lévirat, sa belle-mère lui dit qu'elle ne peut rien faire, car la tradition doit être respectée. Dans *Le supplice d'une veuve*, après la mort de son mari, Ndakyssa se retrouve seule, livrée avec deux enfants à charge à la merci d'une belle-famille manipulatrice qui menace de la spolier pour avoir refusé d'épouser son bel-oncle.

Au contraire, dans *Histoire d'Awu*, Awu accepte le lévirat pour qu'elle soit près de ses enfants. La narration dit ce qui suit :

« C'était pour rester auprès de ses enfants qu'elle s'était pliée à la décision du Conseil coutumier. Mais elle s'était intérieurement jurée qu'à son nouveau propriétaire jamais elle n'offrirait son corps. Quant à son esprit, elle l'avait scellé en un lieu inviolable. Elle comptait le garder intact pour la mémoire de son mari et pour la félicité de ses enfants, filles et garçons, dont elle espérait que la vie serait cousue au point de chaînette, avec un solide nœud au bout. En tout cas, elle allait y veiller » (p. 109).

En privé, elle refuse catégoriquement que son beau-frère la touche. Ainsi, elle essaye de réconcilier deux modes de raisonnement différents. À des fins d'apparence et pour protéger ses enfants, Awu concède publiquement qu'elle est traditionnellement liée à son beau-frère, mais elle l'informe derrière des portes closes, ne pas s'attendre à avoir des relations sexuelles avec elle, le menaçant de mort par la machette même utilisée à la naissance d'Obame pour le séparer de sa mère. Choqué par cette révélation, le beau-frère demande avec incrédulité : *« Et la coutume ! Et qu'en est-il de la coutume ? »*, à quoi Awu répond : *« La coutume, c'est les gens. La coutume, c'est les gens »* (p. 106). Par ces mots, Awu insinue sarcastiquement qu'elle peut créer sa coutume elle-même. Une coutume qui ne l'étouffera jamais. Awu abandonne la politique du silence et exprime ses sentiments de toutes les manières possibles à son beau-frère. Elle réagit de manière inattendue. Elle démonte les images construites autour d'elle, ainsi elle révèle sa véritable identité de révolte. Elle se fait une place en interdisant au beau-frère de crayonner son destin, partant elle crée son destin elle-même. Elle lutte contre l'écart entre les sexes parce que c'est un fardeau dont elle doit se défaire si elle veut donner un sens à sa vie. Awu reconnaît que l'éducation sans action ne vaut rien, elle commence donc à agir, car le temps de se mépriser est révolu. Elle comprend que pour atteindre sa libération, la veuve doit s'opposer à la tradition qui la rabaisse. Awu *« entre dans le grand jour spirituel de la présence parce qu'en s'opposant à la volonté de la collectivité, elle se pose comme individualité et cesse d'être un objet »* (p. 110). Awu se distingue comme individu ; elle s'exclut de la pensée commune. La réaction d'Awu est soulignée par Thiam avec les paroles suivantes : *« Prendre la parole pour dire son refus, sa révolte. Rendre la parole agissante »* (p. 20). L'intrigue souligne comment Awa défie la perception institutionnelle des veuves comme vulnérables et impuissantes et montre comment elle progresse vers l'autonomie. Christiane Dieterlé et Corinne Lanoir croient que

« plusieurs raisons peuvent pousser la femme aujourd'hui à refuser le lévirat. La femme d'aujourd'hui est plus autonome que celle d'hier parce qu'elle est capable de se prendre en charge. Elle n'a donc plus besoin de s'asservir » (2006 : 45).

Alors que son beau-frère continue d'insister pour avoir des relations sexuelles avec elle, Awu fait une dernière analogie pour le convaincre de sa détermination. Elle illustre son propos par l'encre rouge qui lui tache les mains comme du sang qui risque de couler à travers la force de ses propres actions qu'elle appelle *« les corrections »*. Awu déclare :

« Écoute, à partir de cet instant Awudabiran. Écoutez, à partir de maintenant, ces deux mains que vous voyez vont commencer à corriger beaucoup des choses dans ma vie aussi sûrement que je m'appelle Awudabiran » (p. 106).

Awu fait référence à son nome qui implique la mort pour menacer son beau-frère. La première correction que cite Awu est qu'elle n'offrira plus jamais d'aide financière à la famille de son beau-frère, comme elle et Obame l'avaient déjà fait autrefois. Ainsi, elle se révolte contre le souhait de son mari d'aider son frère. Par la suite, l'autre correction est un avertissement. Elle dit :

« La tradition n'arrêtera pas le jour où tu poseras ta tête sur mon oreiller, regarde de quelle couleur sera ta semence. Regarde bien, lorsqu'elle jaillira de ton corps, tu auras déjà rejoint Obame Afane, je te le promets » (p. 109) !

Selon la tradition, la femme est toujours définie par les autres, qui déterminent son destin. Ce pour cette raison qu'Awa brise le silence. L'éradication des pratiques traditionnelles de longue date ne se fait pas du jour au lendemain, mais la veuve doit commencer quelque part et c'est à commencer par l'information et le plaidoyer qui sensibilisent le public et modifient le climat de l'opinion publique concernant les pratiques du lévirat. Awu fait de son mieux pour refuser cette pratique diabolique. Dans ce cas, la formation occidentale qu'Awa possède l'aide à faire face de manière adéquate à l'oppression envers elle comme veuve. Éduquée ainsi que soignée, les femmes comme Awu sont devenues plus éveillées de leur condition réelle et de leur rôle dans la famille ainsi que dans la société. Ces femmes symbolisent dans les œuvres littéraires les innovatrices de l'élévation de la femme africaine. Il est vrai que leur formation les redresse pour le devoir rédempteur des autres femmes.

Ainsi, le comportement d'Awu devient paradoxal et ambiguë étant donné qu'elle paraît comme croyante de la tradition et de toutes ses obligations comme femme africaine. Pourtant, de manière inattendue, elle change son avis par rapport à une partie de la tradition à laquelle elle avait auparavant obéi sans question. Awu choisit une fraction de la coutume qu'elle veut respecter et elle rejette ce qu'elle croit être assujettissant. Devant le Conseil coutumier, Awu fait semblant d'être d'accord avec tous ses devoirs en acceptant le lévirat. Son action révèle l'hypocrisie. Sa contradiction est abominable et russe. Son refus va terroriser le mari hérité qui n'aura pas d'autre choix que de se mettre d'accord avec elle. Nguema

« décida d'aller une fois par semaine prendre des nouvelles d'Awu et de ses enfants, de jour, assis au salon, et après avoir toqué à la porte. Cette visite hebdomadaire n'excédait guère une heure. Peu lui importait ce que le village pensait de lui » (108).

La stratégie d'Awa a bien marché vu que le mari hérité s'est plié à sa demande. De ce fait, Awa va contre les exigences de la société, elle donne des ordres à un homme, ce qui est tabou.

Quant à lui, il se posait mille questions sans réponses. La narration dit :

« Devait-il forcer Awu à se soumettre à lui ? Si oui, le pouvait-il ? Et s'il la laissait tranquille, ne serait-il pas considéré comme un pleutre par le village et peut-être aussi par Awu elle-même ? Devait-il tenter de prendre Awu de force ? Non, à force de l'obséder, cette femme lui faisait maintenant presque peur. Et puis, ne l'avait-elle pas menacé de mort s'il tentait de la violer ? » (Ibid.)

Les références anaphoriques des termes « *pleutre, de force, l'obséder et violer* » démontrent le dilemme de Nguema. Il désire obéir aux attentes de la culture, mais il a peur d'enrager

Awu qui l'avait déjà menacé de mort. Awu a remarqué qu'elle ne pouvait pas se libérer totalement si elle demeurait sous la direction de la tradition et de ses exigences étouffantes. De ce fait, elle refuse la tutelle de la tradition. Elle se modifie et devient méconnaissable. Sa formation lui permet la capacité de transgresser. Elle refuse toutes les mœurs qui l'oppriment. Sa réaction contre la tradition commence par la prise de conscience – comme élaborée par Simone de Beauvoir. Les réactions de ces veuves se fondent sur les concepts de la théorie de Karl Marx qui peut se lire dans la pensée de Spivak : « *Les subalternes peuvent-elles parler* » (1978 : 108) ? Les veuves symbolisent la classe des travailleurs dans le marxisme. Leurs actions pour se libérer équivalent à l'évolution des classes chez Karl Marx. Ce fait donne aux veuves la capacité de se de se battre pour leur libération. De ce fait, la subalterne prend la parole en exposant le changement qu'elle mène pour se délivrer.

Le monde de la veuve dans ce roman est un espace hybride éclairé par les forces de la tradition et de la modernité. Celles-ci se rencontrent, se heurtent et se bousculent, constituant une riche tapisserie sur laquelle la trajectoire de veuvage d'Awu est exposée. Awa refuse d'être victime de la tradition et refuse avec acharnement de se conformer à des coutumes qui portent atteinte à ses droits en tant qu'être humain. Dans *Celles qui attendent*, la mère de Coumba exprime la pensée des générations antérieures :

« *Tu es une femme. Les choses sont comme ça. Ce n'est pas à toi de changer* »
(2010 :130).

D'après cette mère, il n'est pas question de raisonner. Il faut obéir à la loi patriarcale qui est le maître.

Contrairement à la plupart des veuves dans les sociétés africaines aveuglées par la tradition et les coutumes, ravagées et handicapées par le destin, Awa et Ma Bileko trouvent leur voix en sortant de l'ombre du veuvage. Ainsi elles cherchent leur bonheur en se révoltant contre les mœurs sociétales. Elles sont capables de choisir leur chemin. Elles enlèvent le masque de la femme passive et assidue et trouvent ainsi les actions pour affirmer leur identité.

La vie de ces veuves est à la fois un appel à la justice et le chant d'une âme humaine qui aspire à la liberté et à l'équité dans un monde où les valeurs morales sont en décadence. Ainsi, les auteurs condamnent les abus sociaux et les injustices qui se cachent derrière les lois coutumières. Les protagonistes font preuve d'intelligence et de bon sens en s'opposant à la tyrannie et aux expériences cruelles qu'ils subissent de la part de leurs beaux-parents.

4. Conclusion

Le corpus met en évidence la manière dont le veuvage transforme la relation de la femme individuelle avec l'environnement culturel immédiat. Les positions des veuves soulignent les tensions entre la tradition et la modernité ainsi qu'entre l'autonomie individuelle et la perception de la communauté. La société doit reconnaître que l'éducation de la femme ne se termine pas dans la cuisine. L'éradication des pratiques traditionnelles de longue date ne se fait pas du jour au lendemain, mais la veuve doit commencer quelque part et cela commence par l'information et le plaidoyer qui sensibilisent le public et modifient le climat de l'opinion publique. L'affranchissement de la veuve doit commencer à la base par l'éradication des mœurs de veuvage. L'autonomie de toute

femme est une vraie valeur mondiale. Quand les veuves parviendront à vaincre les préjugés afin de créer un environnement sans rites de veuvage, elles se seront franchies de la plus grande épreuve sur la route de leur libération. Les veuves de ce corpus ont montré le courage de défier fermement l'ordre social. Elles sont audacieuses et sans peur.

Références bibliographiques

- BEAUVOIR, S. (1976). *Le Deuxième Sexe*. Paris : L'Harmattan.
- DIOME, F. (2010). *Celles qui attendent*, Paris : Flammarion.
- DIETERLÉ, C. et LANOIR, C. (2006). *Une femme étrangère, des frontières ouvertes : lecture du livre de Ruth*. Lyon : Olivetan.
- DONGALA, E. (2010). *Photo de groupe au bord du fleuve*. Paris : Actes du Sud. .
- KEÏTA, F. (2017). *Les mamelles de l'amour*. Paris : L'Harmattan.
- LARA, M. (1998). *Moral Textures: Feminist Narratives in Public Sphere*. Cambridge : Polity Press.
- MINTSA, J. (2016). *Histoire d'Awu*. Paris : Gallimard.
- NZAMBA, S. (2007). *Le supplice d'une veuve*. Paris : Edilivre.
- SPIVAK, G. (1976). *Can the subaltern speak?* London : Macmillan.
- THIAM, A. (1978). *La Parole aux négresses*. Paris : Denoël-Gonthier.

Pour citer cet article

Martha MZITE, « Les veuves rebelles : analyse de *Photo de groupe au bord du fleuve* et *Histoire d'Awu* », *Paradigmes* 2019/6, p. 17-24.